Comment on tourne un film en haute montagne

Autor(en): **Gos, Emile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **2 (1925)**

Heft 24

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-729698

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lausanne, 11 Juin 1925. Le numéro : 20 centimes. Deuxième année. — N° 24.

L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant tous les Jeudis à Lausanne et Genève

Directeur : L. FRANÇON, fondateur

ADMINISTRATION et RÉGIE DES ANNONCES : 11, Avenue de Beaulieu, 11, LAUSANNE — Téléph. 82.77
ABONNEMENT : Suisse, 8 fr. par an ; 6 mois, 4 fr. 50 :: Etranger, 13 fr. :: Chèque postal N° II. 1028
RÉDACTION : L. FRANÇON, 22, Av. Bergières, LAUSANNE :: Téléphone 35.13

A nos Lecteurs

La belle saison invite les plus ardents cinéphiles à contempler la nature dans son véritable cadre et les salles sont naturellement un peu délaissées jusqu'au retour des jours moroses. L'ECRAN ILLUSTRÉ, qui est un guide excellent pour la saison des spectacles cinégraphiques d'hiver, perdrait un peu de son intérêt pendant la période estivale qui relègue les distractions de l'écran au second plan. C'est pour cette raison que nous prenons congé de nos aimables et fidèles lecteurs jusqu'au mois de septembre prochain, époque à laquelle notre journal reparaîtra et sera, nous l'espérons, apprécié avec toute la sympathie qu'on lui a témoignée depuis sa création.

Nous remercions nos nombreux lecteurs de l'intérêt qu'ils ont porté à notre organe et nous leur disons à bientôt.

L. F.

Comment on tourne un film en haute montagne

A la montagne, aussi bien qu'en plaine ou au studio, le rôle de l'opérateur est ingrat ; il faut qu'il soit prêt le premier, parte le dernier, et veille à ce que tout ce qui concerne le film et l'appareil soit en ordre.

Au chalet de la Vare, le soir quand nous arrivions harassés de fatigue, une fois la soupe avalée et la traditionnelle pipe fumée devant le feu, mes camarades allaient s'étendre sur le foin alors que moi, en maugréant, je devais m'installer dans le coin le plus obscur du chalet, où je m'organisais pour « recharger » mes châssis. Ce n'était pas chose facile ! Tâtonnant dans la nuit (ma lampe électrique rouge ne fonctionnant naturellement pas !), assis par terre, j'ouvrais mes boîtes en fer-blanc qui contiennent le film vierge pour le mettre dans les châssis et vice-versa. Je me rappelle que le premier soir, je tombais tellement de sommeil que j'oubliais à tous les châssis de laisser sortir le bout de film que l'on tire pour l'embobiner au châssis récepteur ! Cet oubli nous coûta bien des ennuis le lendemain, comme vous le verrez.

Troisième journée ; le soleil se lève au moment où nous arrivons sur l'arête ; il y a deux heures que nous sommes en route ; nous retrouvons intact notre matériel où nous l'avons laissé ; le temps est toujours magnifique, décidément nous avons de la chance ! Nous avons repris l'escalade ; les passages difficiles se succèdent à notre grande joie ; mais voici qu'arrivé au bout de mes premiers soixante mètres, c'est alors que je constate avec stupeur que les deux châssis qui me restent n'ont pas de film pour « amorcer »! Que faire ? Ici point de chambre noire ! Nous ne pouvions pourtant pas interrompre notre travail, perdre une journée pour une bêtise pareille !

Allons ! dans la vie, comme sur l'arête de l'Argentine, il faut savoir « tourner » les difficultés !... Je m'installe tant bien que mal à l'ombre d'un rocher, je vide complètement un de nos sacs, j'enfile mes bras dedans jusqu'aux coudes, tenant dans la main le maudit châssis ; on me ligotte les coudes avec les cordes du sac, de façon à n'avoir que la plus petite ouverture possible ; après quoi chacun y va de son veston pour empêcher toute lumière de pénétrer dans le sac transformé de la sorte en chambre noire où seules mes mains malhabiles arrivent à ouvrir le châssis et à sortir le bout de film nécessaire ! Il était temps que cette petite opération cesse, car ma position par trop inconfortable et douloureuse risque de me provoquer une crampe aux bras !

Cet incident stupide nous a fait perdre un temps précieux, aussi avançons-nous rapidement ; des descentes à la corde, des « téléférages » au-dessus de splendides précipices nous amènent sur un petit sommet où une halte est décidée. Après quoi, pour pouvoir filmer une montée très dangereuse de Veillon, nous réussissons à placer l'appareil dans une paroi si abrupte que nous n'osons faire un mouvement !

Pendant que mon camarade mal assuré maintient le « pied » d'une main (de l'autre il se cramponne au rocher) moi, dans une position tout aussi « délicate », je réussis à atteindre la manivelle et à « tourner » Veillon qui franchit un passage vraiment périlleux.

Il nous faut rester près d'un quart d'heure au-dessus de ce vide attirant, aussi est-ce avec un soupir de soulagement et avec mille précautions que nous revenons à de plus normales positions !

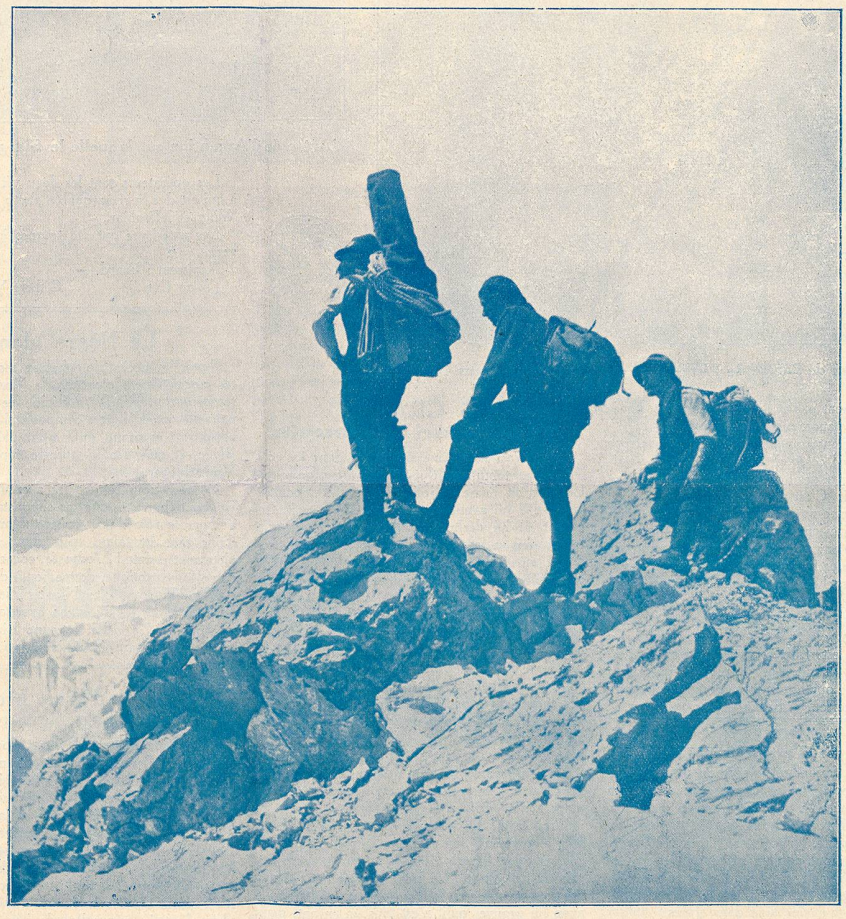
Travail terminé ; le matériel est de nouveau laissé dans les rochers et une fois de plus nous descendons au chalet ; peut-être avec un peu moins d'entrain ! Nous commençons à trouver que les prises de vue cinématographiques en montagne manquent de confort !

Cette nuit-là, notre couche dans le foin nous parut aussi douce que le plus moelleux des lits ; aussi quand, à trois heures du matin, il fallut de nouveau se lever et partir pour remonter encore une fois ces interminables pentes de gazon qui conduisent à l'arête, étions-nous décidés à « expédier en vitesse » la fin de l'Argentine. Il est un fait certain, c'est que chacun de nous en avait assez ! Il y avait de la « nervosité » dans l'air et nous ne ménagions pas nos épithètes les plus choisies pour désigner l'appareil et le pied plus lourds et encombrants que jamais !

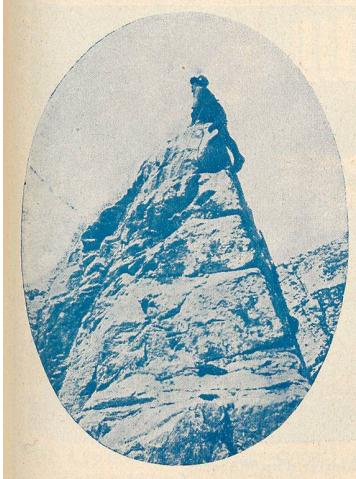
A la traversée du « Miroir », immenses plaques de rocher lisses, inclinées sur le vide, les Veillon nous font l'effet de mouches sur une vitre ! Ils montent lentement, cherchant les prises où ils pourront accrocher les doigts et mettre le bord de la semelle.

Vingt, cinquante mètres de pellicule ne suffisent pas pour donner vraiment l'impression de la difficulté de certains passages en haute montagne. Ce sont des fois des centaines de mètres qu'il faudrait « tourner », et encore n'aura-t-on jamais sur l'écran l'impression du vide qui entoure figurants et opérateur et l'idée de la difficulté à vaincre.

La première chose aussi qui frappe dès qu'on fait de l'opération en montagne, c'est l'ennui qu'il y a de toujours avoir le format en largeur adopté pour le cinéma ! Dans les rochers principalement, où tout est vertical, ce format ne se

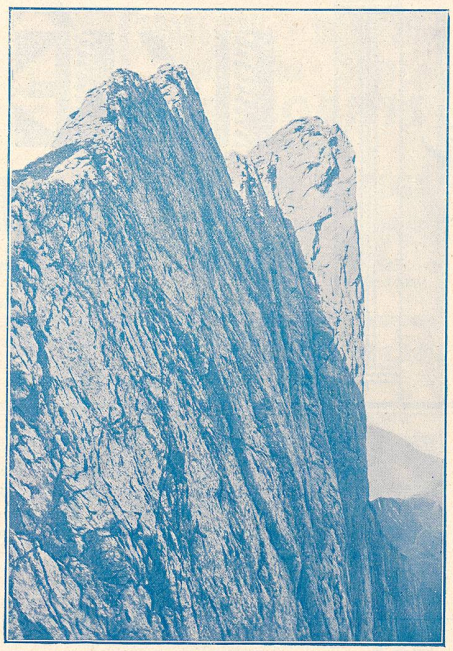


La Caravane chargée du matériel de prise de vues contemple le panorama des Alpes Bernoises.



Le guide Veillon atteint l'arête

La face Solafex de l'arête de l'Argentine sur laquelle fut tourné le film.



L'Arête de l'Argentine sur laquelle le film a été tourné.

prête absolument pas et l'on est obligé d'y remédier par la « panoramique » en hauteur.

Nous en avons franchement assez et souffrons de la soif avec ce soleil de plomb ; nous n'arrivons pas, malgré des litres de thé fait sur place, à nous rafraîchir. C'est avec un véritable soupir de soulagement que nous sortons enfin des difficultés ; l'arête devient moins aiguë et nous pouvons par moment avancer de bout sans nous servir de nos mains ! Bientôt même, des gazons envahissent les rochers et finalement de longs « névés » nous permettent de superbes glissades qui nous amènent rapidement dans le vallon où marmottes et chamois fuient à notre approche. Le chalet atteint est remis en ordre et c'est la descente vers la plaine, vers le monde que nous avions presque oublié pendant ces quatre journées entre ciel et terre... Emile GOS, opérateur.

A ANDRÉ NOX
le grand artiste français

Nous nous faisons un très grand plaisir de témoigner à André Nox notre profonde admiration pour l'incomparable talent avec lequel il a interprété dans *Après l'Amour* le rôle difficile de François Mésaule. Nous avions toujours été frappés par la mimique particulièrement expressive de ce sympathique acteur qui rend avec un pathétisme puissant tous les sentiments les plus douloureux de l'âme humaine mais dans *Après l'Amour* notre compatriote André Nox s'est surpassé et nous sommes heureux de l'en féliciter sincèrement. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de ne pas le voir plus souvent à l'écran.

"LE BOSSU"

« Le Bossu » sera présenté la semaine prochaine aux membres de la Corporation et à la Presse. Il y a dès à présent un vif mouvement de curiosité autour de ce film. On attend avec intérêt de voir comment Jean Kemm aura su tenir le sujet le plus populaire qu'il y ait en France et à l'étranger. Des phrases devenues légendaires, des appellations même universellement répandues dans le peuple, où les bossus sont toujours surnommés « Lagardère » prouvent combien cette intrigue fameuse a pénétré profondément dans la masse.

Adapter ce sujet à la technique neuve de l'écran, et aussi l'humaniser pour le rendre attachant, dans notre époque de sensibilité exacerbée, telle a été la tâche à laquelle s'est consacré Jean Kemm sur l'initiative intelligente de M. Jacques Haik, l'éditeur. Il n'est pas indiscret de dire dès aujourd'hui qu'il y a étonnamment réussi, servi d'ailleurs par une phalange d'artistes exceptionnelle parmi lesquels : Claude France, Gaston Jacquet, Marcel Vibert, et, dans le rôle du régent, Desjardins, de la Comédie-Française. Ce sera une bonne journée pour le pays français.

C'est une version réduite qui sera présentée à la Corporation. La présentation officielle aura lieu pour le public vers le mois d'octobre.

LES GRANDS
à la Maison du Peuple

Jean Brassier termine ses études dans un collège ; il est tombé éperdument amoureux de Mme Lormier, la jeune et jolie femme du principal. Comme il lui avoue son amour, elle le traite en enfant, et lui déclare qu'elle va partir quelque temps dans sa famille ; il ne la reverra donc sans doute jamais, puisqu'il va bientôt quitter le collège pour entrer dans la vie.

Désespéré, le jeune homme, sachant le mari absent, s'introduit, le soir, chez le principal ; Mme Lormier, entendant du bruit dans le bureau de son mari, reste stupéfaite en trouvant Brassier qui la supplie avec exaltation de ne pas le chasser ; il a voulu simplement la revoir une dernière fois.

Pendant qu'ils sont là tous deux, ils perçoivent des pas et, affolés, éteignent la lumière. A leur grande surprise, un autre élève : Surot, pénètre dans le bureau, et vole 500 francs dans un tiroir.

Le lendemain, Mme Lormier va emprunter 500 francs à une cousine, pour les remettre à leur place avant l'arrivée du principal.

Trop tard ! Le vol est découvert, et M. Lormier a commencé son enquête. Le veilleur de nuit déclare avoir aperçu Brassier la nuit précédente, près du lieu du vol. Le jeune homme, ne voulant pas compromettre la femme qu'il aime, et désirant aussi lui prouver qu'il n'est plus un enfant, mais un homme, s'avoue coupable. Tous ses camarades se détournent alors de lui avec mépris ; un seul, le petit Pierre, le défend, le console, et, soupçonnant quelque chose de louche en ce qui concerne Surot, démontre l'innocence de son grand ami en découvrant l'argent dans les papiers du voleur.

Toutefois, un point reste obscur : Brassier n'est pas le coupable, que faisait-il près du cabinet du principal, et pourquoi a-t-il avoué un vol qu'il n'avait pas commis ? Surot a deviné la vérité, mais, pris de remords, il sauve d'une situation difficile celui qui allait payer pour lui et il déclare : « C'est parce qu'il se doutait de quelque chose et m'avait suivi. »

Ainsi, Brassier est innocenté, sans avoir besoin de trahir Mme Lormier.

Ce film, tiré d'une pièce à succès de Pierre Veber et Serge Basset, est mis en scène par Henri Fescourt, dont la splendide réalisation de *Mandrin* nous a prouvé une fois de plus, le talent exceptionnel.

Il est interprété par : Max de Rieux (Jean Brassier ; Georges Gauthier (le principal) ; Saint-Ober (le pion Chamboulin) ; Henri Debain, qui est, en même temps assistant (l'économe Bron) ; Ghasne (M. Brassier), Paul Jorge (le portier Cincinnatus) ; Jane Helblin (Mme Lormier) ; Georgette Sorelle (Mme Brassier) ; Paulette Berger (Mélie, la bonne des Lormier). Parmi les élèves, citons : Fabien Haziza (Surot) ; le petit Jean-Paul de Baere ; et Maurice Touzé, Prévert, Guttingué, etc.

Les opérateurs sont les deux véritables artistes à qui est due la remarquable photo de *Mandrin* : Willy et Mérobian.

Les extérieurs ont été tournés à Aix-en-Provence.

Régisseur : Erard.

(Mon Ciné.) Gilbert VARENS.

Le Nègre blanc

Après le succès triomphal de ses deux dernières productions, *Ce cochon de Morin !* et *L'heureuse mort* », Rimsky a décidé de tourner une nouvelle comédie, et a composé lui-même un scénario fort amusant qu'il a intitulé : *Le Nègre Blanc*, et qu'il réalisa avec le concours de M. Wullschleger.

Ce film nous retrace les aventures d'un pauvre contrebassiste, que les circonstances obligent à jouer le rôle d'un « nègre blanc », sauvage d'une race lointaine, aujourd'hui presque complètement éteinte ! L'odyssée, cocasse au possible de ce faux exotique, donne lieu à des scènes irrésistible d'humour. C'est Nicolas Rimsky lui-même qui incarne *Le Nègre Blanc*, avec la finesse qu'on lui connaît. La belle Suzanne Bianchetti interprète le principal rôle féminin.

La Chance d'Ivan Mosjoukine

(Sur « Feu Mathias Pascal »)

Une scène du grand film Albatros-Cinégraphic, *Feu Mathias Pascal* représente la salle de jeu de Monaco. Le rôle de Mathias était interprété par Ivan Mosjoukine, qui devait gagner, en deux heures, 500,000 francs à la roulette. Or il se trouva que la bille du croupier s'arrêtait, effectivement, toujours sur le numéro choisi par Mosjoukine. Jamais le grand artiste n'avait eu autant de chance. Il voulut profiter de cette heureuse passe et, dès la fin du travail, se rendit, plein d'espoir, aux salles de jeu. Malheureusement, le charme était rompu, et Ivan Mosjoukine ne put gagner une seule fois, en dépit des plus savantes martingales !

SNAP SHOT

Les revenants. — *Prince Rigadin* revient au cinéma dans *Le chasseur de chez Maxim's*. Si Rigadin n'a pas changé son genre comique, ce sera drôle, mais il ne faut décourager personne, surtout ceux qui essaient de nous faire rire en ce siècle maussade, cubique et épileptique, où les bêtes à deux pattes confondent l'hystérie avec la joie et cherchent dans la coco et les dancing l'oubli du vide de leur Sorbonne.

Nous n'avons pas assez d'ironistes, la littérature que haïssait Verlaine a remplacé l'esprit, l'étincelant *Tramel* se voit éclipsé par *Jaque Catelain*, impeccable mannequin ; pourtant *Catelain* est plus proche de *Ben Turpin* que de *Charles Ray* en dépit de son application à copier les gestes et attitudes de l'inimitable grand artiste américain. *Catelain* était fort amusant dans *Le marchand de plaisirs* et il a raté sa vocation en ne jouant pas les comiques ; il aurait pu grâce à sa face impassible devenir un pître impénétrable.

Mais des femmes et certains hommes s'engouent du beau greluchon, aussi je trouve avec plaisir, de mon excellent confrère de *L'Humanité* ce jugement sur l'irrésistible *Valentino* :

« Monsieur Beaucaire » est avant tout l'occasion pour le beau Valentino de se présenter à ses admiratrices des deux sexes sous toutes les faces. Le torse nu et en caleçons courts, en habit de cour, l'épée à la main pourfendant cinquante ennemis : beau, noble, courageux... »

« Pour nous, nous préférerions la moindre parcelle de vérité humaine à toutes les grimaces de ce beau mannequin... qui n'exploite que la sentimentalité la plus banale des foules qu'éblouissent — pour quarante sous la place — le clinquant et la verroterie haïssable de tous les faux luxes et de tous les faux sentiments. »

C'est le meilleur verdict porté sur cet homme à femmes.

* * *

C'est à raison que les juges californiens ont décrété que nul n'a le droit d'imiter *Charlie Chaplin*, ni se servir d'un costume analogue à celui de l'illustre comique. Désormais : sa badine, son phalzar, ses godillots éculés, appartiennent au Musée historique du cinéma, son petit melon devient l'égal du petit chapeau de Bonaparte. Qu'est-ce que la gloire : être connu de la foule.

Aussi gare aux plagiaires. Du reste certain comité de gens de lettres s'apprête à traquer les chevaliers d'industrie littéraire qui opèrent avec l'audace du voleur professionnel.

Au reste il y a double analogie entre ces messieurs. Le cambrioleur a le ventre vide, alors il vole. Le littérateur a le cerveau vide, alors il pille vieilles revues, vieux journaux, avec le même cynisme que l'apache dévalisant la villa du bourgeois.

Mais un jour viendra...

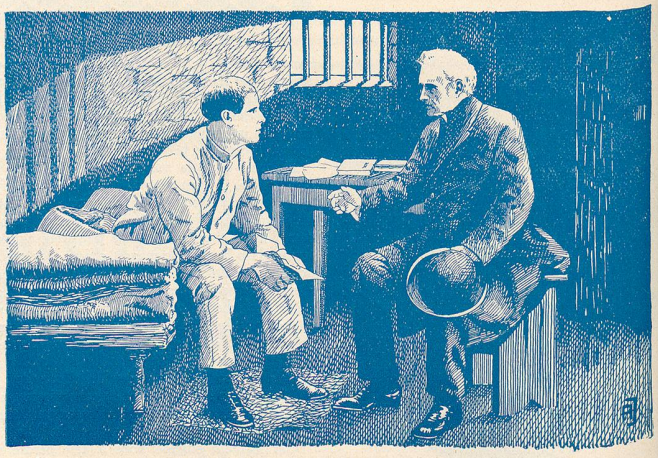
* * *

L'autobiographie est en vogue parmi les stars qui continuent littérairement à se maquiller et cabotiner, mais il est plus facile de connaître l'individu qui écrit que celui qui joue. Certaines biographies font exception, ainsi celle de *Tom Mix* qui vient de paraître. L'histoire d'un cow-boy aussi casse-cou que l'excellent *Tom* intéressera tous les fervents du cinéma ; il est du reste prudent d'écrire soi-même sa petite histoire afin de ne pas être à la merci d'un chroniqueur aussi rosse que fantaisiste.

* * *

Une réclame prématurée. — Une firme de New-York annonce que dans trois ans *Jackie Coogan* sera mûr pour jouer *Hamlet*.

Words ! *La Bobine.*



Le Charlatan ou le Martyr d'un Médecin

Cliché : Emelka, Zurich.